

La fragilité partagée

Patrice Bergeron

Numéro 769, décembre 2013

La promesse du don

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70695ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, P. (2013). La fragilité partagée. *Relations*, (769), 23–25.

La fragilité partagée

La tradition chrétienne insiste sur le don gracieux, sans attente de réciprocité. À travers ce don, elle invite à la rencontre de l'autre dans la fragilité – la sienne comme la nôtre.

PATRICE BERGERON

Donner généreusement et charitablement, sans rien attendre en retour, a été et demeurera toujours une manière importante et chrétiennement louable de donner. D'ailleurs, s'il est une période de l'année où cette manière de donner prend du relief, c'est bien le temps de Noël. Les gens sortent et se mobilisent, les générosités s'éveillent, l'ambiance est contagieuse. On sort et on donne; d'abord à ses proches et à ses amis, mais aussi aux gens dans le besoin. Et heureusement, les chrétiens n'ont pas le monopole de la générosité.

Mais il existe une autre manière de donner, indissociable celle-là d'un «recevoir», et qui invite à faire un pas de plus pour se lier à celui ou à celle à qui l'on donne. Cette

C'est toute la radicalité de l'appel chrétien à recevoir et à donner que la fête de Noël invite à revisiter.

manière de donner est plus engageante. À travers ce que l'on donne, c'est un peu de soi que l'on offre. Et lorsque le don est reçu avec plaisir et gratitude, on se sent reconnu et apprécié. Or, les gens seuls, fragiles, vulnérables et exclus ne reçoivent que très rarement de tels cadeaux.

Donner à une personne dans le besoin est une chose honorable et nécessaire, mais se lier à elle en vérité, en acceptant non seulement de donner, mais aussi de recevoir et de prendre au sérieux sa réponse et son don, c'en est une autre, un peu plus rare, et un peu plus compliquée, parce que plus compromettante. Le meilleur de la tradition chrétienne invite certes à donner généreusement, mais il invite aussi, me semble-t-il, à ne pas s'en contenter et à faire un pas de plus pour risquer la rencontre – et la blessure qui parfois l'accompagne. C'est toute la radicalité de l'appel chrétien à recevoir et à donner que la fête de Noël invite à revisiter. La rencontre de l'autre, et plus particulièrement du pauvre, occupe non seulement une place centrale dans la tradition chrétienne, mais elle est le lieu par excellence de la rencontre mystérieuse et improbable de Dieu.

Qu'est-ce que possède de si spécial le pauvre pour être ainsi mis de l'avant dans le christianisme? Il ne possède

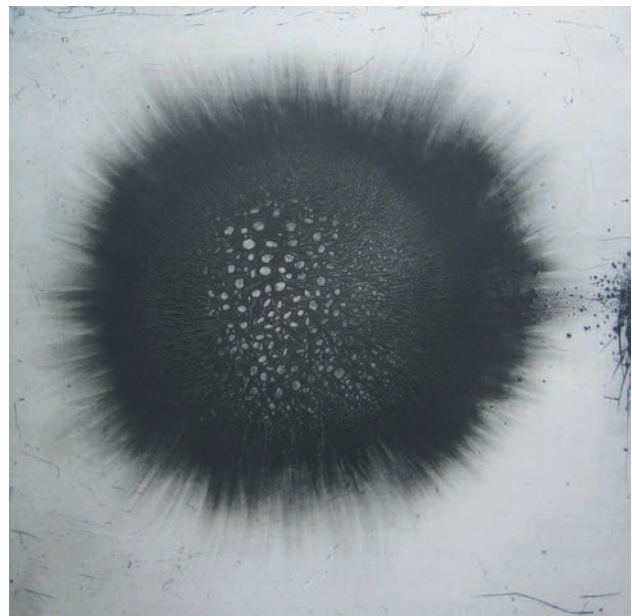
rien, justement. Et ce «rien» lui ouvre l'essentiel, à savoir qu'il n'y a pas de vie humaine sans les autres. De par sa condition, il est en mesure de reconnaître l'importance première des autres dans sa vie, et du même coup sa propre importance dans la leur. Sa vulnérabilité incarne et révèle ce que toute existence humaine recèle de fragilité et de dépendance, du début à la fin. Non seulement avons-nous tous et toutes reçu la vie de quelqu'un, mais nous avons commencé à exister à partir du moment où une personne – nos parents, pour la majorité d'entre nous – nous a accueillis et reconnus avec amour. Et, tout au long de notre vie, nous cherchons à être accueillis et reconnus de nouveau, à exister pour d'autres. Ce qu'il y a de plus important, à commencer par la vie elle-même et la reconnaissance la plus fondamentale, nous ne pouvons nous l'accorder nous-mêmes: nous ne pouvons que le recevoir. En d'autres mots, ce qui met l'être humain en marche, c'est le manque et non la plénitude.

LA FRAGILITÉ RÉVÉLÉE

Pourquoi est-ce si difficile de passer du temps avec les personnes âgées, malades ou confuses? Il peut y avoir bien des raisons, légitimes et variées. Mais n'est-ce pas un peu parce qu'elles nous révèlent de manière criante notre propre fragilité – passée, présente et à venir – et notre propre manque? Dans la perspective qui vient d'être évoquée, les personnes âgées et fragiles ont beaucoup à nous apporter, précisément parce qu'elles n'ont souvent plus rien à offrir sinon l'essentiel: elles peuvent encore être des personnes avec qui et pour qui exister, même quand elles ne sont plus toutes là.

L'auteur, doctorant en théologie à l'Université Laval et à l'Université de Lausanne, est coordonnateur du Tisonnier, une communauté chrétienne de Québec

Ludmila Armata, *Roma Nova*, 2013, eau-forte et pointe sèche, 55 x 55 cm



La fragilité est difficile à regarder en face, tant pour ceux qui en sont témoins que pour les personnes qui la subissent. Le mystère chrétien d'un Dieu fragile parmi les fragiles invite à se faire proche d'elle, à la fréquenter et à en attendre rien de moins que la vie. De manière inattendue et paradoxale, la foi chrétienne invite à reconnaître la vie donnée au cœur même de la vie fragile. On le voit, le don invite à bien davantage qu'à la générosité unilatérale et désintéressée. Il invite à se faire proche des autres, à se compromettre pour les pauvres, et à espérer avec eux, au risque de se blesser et de tomber.

Loin d'être un obstacle, la fragilité actuelle des communautés chrétiennes peut être l'occasion pour elles de redécouvrir l'importance des autres et la centralité du don, tant en leur sein qu'au cœur de la tradition qu'elles portent.

La scène de la crèche de Noël nous le rappelle à sa façon. Quoi de plus dépendant et vulnérable qu'un enfant? Pour vivre, il doit tout recevoir. Et pourtant, c'est en cet enfant que les bergers, eux aussi fragiles, ont reconnu leur sauveur et la « gloire de Dieu » (Luc 2, 10-20). Il en va de même avec la croix: au cœur de la vulnérabilité radicale, celle d'une mort injuste, les chrétiens sont invités à reconnaître le don tout aussi radical de la vie. Ils sont du même coup invités à

accueillir comme un don leur propre vulnérabilité, tout comme celle de leurs contemporains. Le contexte actuel leur en donne l'occasion d'une manière particulière.

LE RISQUE DE L'AUTRE

Les communautés chrétiennes font aujourd'hui l'expérience de la fragilité. Habitues aux grandes œuvres, elles doivent désormais composer avec la perte de crédibilité, de confort et de ressources (humaines, matérielles et financières). Leur présent chancelant et leur avenir incertain les obligent à réagir. Elles peuvent marchander leurs « biens de salut¹ » et entrer en compétition avec la multitude des marchands de salut. Elles peuvent aussi entretenir la nostalgie du monopole de la vérité et chercher à reconquérir les consciences. Ou encore, elles peuvent chercher à créer des communautés consensuelles repliées sur elles-mêmes. D'ailleurs, ces trois réactions vont souvent ensemble. Mais ces communautés peuvent aussi continuer à prendre le risque de l'autre et choisir de marcher au cœur du monde qu'elles habitent, pour échanger avec l'autre et partager ses difficultés. Comme on l'a vu, on peut penser que le meilleur de leur tradition les invite à faire ce choix, car la foi n'est-elle pas justement une invitation à se fier aux autres, à mettre sa confiance en eux et en l'inconnu de la vie?

1. Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000.

Le don d'une présence

CÉLINE DUBÉ

L'auteure est sœur de la Congrégation de Notre-Dame

Depuis 25 ans, j'ai choisi de vivre parmi les familles immigrantes de Montréal, partageant leurs espoirs et leurs difficultés. La proximité ouvre à la confiance, au dialogue, à la découverte de l'autre et à l'enrichissement mutuel. Les préjugés tombent pour faire place à la vérité des êtres avides de vivre dans la paix et la liberté.

Qu'est-ce que ça veut dire « être présente et solidaire » dans la vie quotidienne? Comme l'apôtre Pierre, c'est avouer: « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne » (Actes 3, 6). Que les personnes soient d'origine haïtienne, africaine, mexicaine, russe ou maghrébine, en arrivant au Québec, elles vivent toutes un dépaysement qui bouscule leurs repères. Le fait d'être isolées de leur famille et de leurs réseaux les prive également de rapports affectifs importants.

Dès leur emménagement dans mon immeuble, je vais leur souhaiter la bienvenue et offre mon numéro de télé-

phone, en cas de besoin. Les contacts se font plus réguliers au fil des jours sous forme d'invitations à se rencontrer et à partager un repas pour découvrir la culture culinaire des uns et des autres, par exemple. Puis, les événements de la vie (une naissance, un deuil, une fête d'anniversaire ou une réussite scolaire) donnent lieu à un partage culturel des plus enrichissant. En tant qu'ex-enseignante, je m'intéresse particulièrement au cheminement scolaire des enfants, surtout à l'apprentissage du français. Ainsi, le petit Adam vient chez moi, après l'école, pour les devoirs de français, et d'autres enfants viennent à l'occasion pour des explications supplémentaires ou pour s'exercer à une communication orale. Parfois, je passe une partie du dimanche à la bibliothèque municipale avec quelques jeunes: une sortie appréciée, gratuite, qui fournit des livres pour les loisirs le temps de quelques semaines.

À l'heure des choix à faire au cégep, je réponds aux questions sur le système d'éducation supérieure québécois. C'est une grande joie pour moi de les voir progresser, grandir, devenir des femmes et des hommes autonomes et responsables.

En retour, je reçois énormément de marques d'attention et des services de toutes sortes: accompagnement à l'ur-



De fait, et heureusement, certaines communautés chrétiennes font ce choix. Le Tisonnier en est et nous y découvrons chaque jour à quel point la pluralité du monde est au cœur même de notre communauté et demande à être reçue. L'autre est d'abord mon voisin, mon frère, ma sœur, mon enfant. Pas besoin de chercher loin pour retrouver les autres et le sens du don et de la réciprocité, ils sont déjà là, au cœur même des défis qu'implique le rassemblement en communauté. Ils sont là, dans la diversité des parcours et des provenances de ceux et celles que l'on croit connaître. Ils sont là, dans ce qui déborde ou enrobe les rites et les coutumes habituels, à chaque fois que quelqu'un prend le risque de demander un service, à chaque fois qu'une parole

de réconfort est offerte et reçue, à chaque fois que quelqu'un offre temps et écoute à celui qui dérange, à chaque fois qu'un visage connu s'en va sans revenir ou qu'une nouvelle personne est accueillie dans la simplicité.

Loin d'être un obstacle, la fragilité actuelle des communautés chrétiennes peut être l'occasion pour elles de redécouvrir l'importance des autres et la centralité du don, tant en leur sein qu'au cœur de la tradition qu'elles portent, souvent à bout de bras.

Dans un monde où il est devenu trop facile de vivre anonymement, des espaces alternatifs comme une communauté chrétienne ouverte, accueillante et curieuse, ou encore une cuisine collective au cœur du quartier Limoilou à Québec, prennent du relief. En effet, l'ensemble des milieux associatifs et communautaires gardent vivants des espaces de don où les biens, les services et la parole peuvent circuler et s'échanger autrement. Lorsqu'elles ne se contentent pas du passé et du confort, lorsqu'elles sont sensibles à toute la vie qui déborde et nourrit leurs pratiques habituelles (prières, partages, lectures, célébrations), les communautés chrétiennes contribuent, avec d'autres, à garder vivants ces précieux espaces où l'on peut se donner, et où l'autre peut être reconnu et accueilli. ●

Ludmila Armata,
Genera, 2013,
eau-forte et pointe
sèche, 55 x 55 cm

gence, entretien domestique et déneigement, soutien informatique et préparation d'une présentation PowerPoint qui enrichit une de mes conférences, etc. Pour ces familles, je suis devenue une mère ou une grand-mère québécoise, selon leurs dires, soucieuse d'établir une relation significative avec chacun et chacune.

Il arrive que j'invite des voisins à ma table pour un repas ou un thé. C'est l'occasion de partager des préoccupations sociales communes et de s'engager ensemble. Par exemple, nous avons décidé de prier ensemble, chrétiennes et musulmanes, pour les victimes de la traite des femmes et des enfants. Des femmes ont aussi accepté de faire signer des pétitions à ce sujet dans leur milieu d'études ou de travail, même à l'arrêt d'autobus. À vrai dire, ces échanges teignent ma propre lecture de l'actualité nationale et internationale et me font comprendre des points de vue qui diffèrent de ma propre expérience.

Ma passion pour la vie se fait aussi compassion devant la discrimination vécue par les immigrants sur le marché du travail ou, quelquefois, dans la rue. Des hommes et des femmes universitaires se voient offrir des formations collégiales pour des postes de techniciens. Une dévalorisation

sournoise menace leur estime d'eux-mêmes et anéantit le beau rêve de vivre comme citoyens à part entière dans un Québec ouvert à la différence. Cela leur prend parfois huit à dix ans avant de décrocher un emploi régulier avec des conditions acceptables pour assurer le minimum à leur famille. Durant toutes ces années d'attente, que de besoins ont-ils acceptés parce qu'ils n'avaient pas le choix: dans des compagnies à numéro sans possibilité de connaître l'employeur, ou en recevant leur rémunération en argent comptant la journée même, sans supplément pour les heures supplémentaires ou les frais occasionnés quand l'auto est requise, etc. Or, la seule intégration valable se fera par un travail décent, respectueux des talents et des compétences, afin qu'ayant assuré la survie de leur famille, ces personnes puissent s'impliquer à tous les niveaux de la société.

L'immigration est un cadeau qui nous fait puiser aux richesses universelles, en nous ouvrant aux différences culturelles et religieuses, tout en nous confortant dans nos valeurs et dans notre foi en l'humanité ou en Dieu. C'est là mon expérience qui me fait redire, avec l'écrivain Yasmina Khadra, que «chaque jour naît comme une bénédiction».